

Marie CAUDERLIER, avec la collab. de Bruno HUMBEECK  
, *Berceaux maudits*

Wavre, Éd. Mols, coll. Faits de société, 2010, 349 p.

Catherine Gravet

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/308>

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 décembre 2010

Pagination : 289-290

ISBN : 978-2-8143-0056-9

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Catherine Gravet, « Marie CAUDERLIER, avec la collab. de Bruno HUMBEECK, *Berceaux maudits* », *Questions de communication* [En ligne], 18 | 2010, mis en ligne le 09 mai 2012, consulté le 02 septembre 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/308>

---

**Marie CAUDERLIER, avec la collab. de Bruno HUMBECK, *Berceaux maudits*.**

Wavre, Éd. Mols, coll. Faits de société, 2010, 349 p.

À la lecture de *Berceaux maudits*, plusieurs questions se posent concernant les intentions ou les objectifs de communication des divers intervenants. « Les Éditions Mols cultivent une image d'éditeur *indépendant* ouvert aux textes d'auteurs francophones et étrangers dans des genres variés tels que le document, le témoignage, l'essai, l'histoire, la philosophie, la politique, les religions, la spiritualité, la théologie, le roman et la littérature générale ». C'est ce qu'on lit sur le site de la maison d'édition, et au sujet de l'ouvrage de Marie Cauderlier : « Témoignage bouleversant qui retrace le parcours de résilience d'une enfant placée très jeune dans des institutions que l'on aurait pu croire au-dessus de tout soupçon ». Ces commentaires, le titre, la couverture ou les négligences dans la correction orthographique font soupçonner une intention commerciale misant sur le voyeurisme du lecteur.

La part réelle de Bruno Humbeek n'est pas très explicite. Sur un plateau de télévision (le 18 mars 2010), il donne cette indication : « Je me souviens de ce tapuscrit, lu en une seule nuit, évoquant sans retenue les traumatismes les plus absolus auxquels un enfant peut être confronté. Tous ces mots, toutes ces phrases enchaînées les unes aux autres m'avaient entraîné à la lisière d'une pédagogie aussi noire que l'enfer [...] ». Et pourtant, il y avait toujours, en bout

de paragraphe, comme échoué sur un récif, un reliquat d'espoir, comme un petit reste d'envie de vivre qui donnait la force de continuer à lire. Je me suis accroché à ces indices [...], que Marine laissait traîner çà et là au milieu de ses pages, pour aller au bout de son histoire et chercher à comprendre pourquoi elle m'avait à ce point envoûté ». Des mots qui envoûtent... sans doute le ressassement y est-il pour quelque chose. Bruno Humbeek est donc d'abord un lecteur. Quant à Marie Cauderlier, pas besoin qu'elle explique sa démarche, on la comprend très bien et on l'admire; mais pour ce qui est de la méthode, elle dit qu'elle a donné un texte « brut de décoffrage » que Bruno Humbeek l'a aidée à récrire : probablement ne saura-t-on jamais de qui est tel ou tel mot ou expression. Mais pourquoi demander l'aide du thérapeute pour un travail de réécriture?

La résilience, présentée par le psychiatre français Boris Cyrulnik, dont l'expérience personnelle traumatisante en est une illustration, comme « l'art de naviguer dans les torrents », permet de renaître de sa souffrance. Bien que parfois médiatisé à l'emporte-pièce, le concept n'en finit pas de rebondir et de féconder à la fois le travail psychanalytique et la recherche individuelle d'un équilibre de vie, voire du bonheur même. Bruno Humbeek, formateur au CREAS (formation continue dans le cadre des « métiers de l'humain » à l'université de Mons), auteur de plusieurs publications dans le domaine de la maltraitance, responsable de la Maison d'accueil du Centre public d'aide Sociale (CPAS) de Péruwelz (Belgique), émule de Boris Cyrulnik, estime que, face à la maltraitance et à la violence éducative, on peut essayer de « corriger » les parents – ou, considérant que toute personne est potentiellement un bon parent, améliorer leurs compétences – mais surtout augmenter la capacité des enfants à s'épanouir quelles que soient les conditions dans lesquelles ils vivent.

Dans *Berceaux maudits*, la vie de la petite Marine est une longue suite d'angoisses, d'humiliations et de malheurs. La « pédagogie noire » du couvent, fondée sur la peur, la honte, le sentiment de culpabilité, et surtout sur la cruauté de son garde-chiourme attitré, sœur Marie-Francine, avec son cortège de sévices divers, remplace (avec quelque profit malgré tout?), dès l'âge de trois ans pour Marine, l'irresponsabilité totale des parents. De la discipline de fer qui y est instaurée ne sont pas exclus, certes trop rarement, quelques petits bonheurs : le cadeau du tablier rose, du bonnet bleu ou du petit ours en peluche dû à un « miraculeux » sursaut de gentillesse de sœur Marie-Francine, le sourire lointain de la vieille mère

supérieure, les conversations avec la sœur Blanche ou encore le contact avec la nature lors des « vacances à la campagne » de l'orphelinat – mais aussi de *grands* bonheurs comme la découverte des grands frères dans l'aile réservée aux garçons. L'arrivée d'une surveillante laïque ne change rien à la sévérité excessive – voire l'accroît encore si possible. La honte de soi, la honte de sa mère entraperçue – une femme trop négligée, trop pauvre, trop ivrogne pour qu'on puisse rêver d'être embrassée par elle – peuvent encore s'oublier grâce à cette passivité et cette amnésie salvatrices propres à l'enfance. L'assistante sociale, bien intentionnée mais totalement inconsciente et irresponsable, réussit à rassembler sporadiquement la « famille » : Marine, Nicole, Béatrice, Johnny, William et Martin découvrent leur père, leur mère, ainsi que les derniers nés, Suzy, André, Jacques, Caroline... Bien qu'il soit impossible à Marie de se dissimuler vraiment sous le prénom de Marine, les noms et certains détails ont été modifiés dans un souci de pudeur et de discrétion. Au lieu de l'amour tant attendu, ils trouvent une crasse sans limite, l'alcoolisme et la tuberculose, la mendicité, la faim et surtout les abus sexuels et l'inceste. Pourquoi les services sociaux s'évertuent-ils à considérer les liens du sang comme incontournables? Quelle morale obsolète autorise-t-elle à livrer des enfants sans défense à des parents monstrueux? Comment croire aveuglément à l'existence obligatoire de l'instinct maternel ou paternel? La tragédie n'a de fin qu'avec la mort du père, le procès de la mère pour proxénétisme et l'emprisonnement d'un « crapaud », compagnon de débauche des parents : Marine a dix ans et demi, et elle apprend enfin à se rebeller, à être insouciant, à aimer et à accepter de l'être. Il reste pour Marie Cauderlier à écrire le récit de cet apprentissage-là.

Quand l'enfant maltraité, abusé est devenu un adulte, comme Marie Cauderlier, l'écriture de soi peut devenir un remarquable outil de résilience. Née en 1958, de quoi Marie Cauderlier a-t-elle eu besoin pour venir à bout de cette enfance sordide, de cet entourage monstrueux, de ce destin pour le moins malchanceux? Sans doute a-t-elle bénéficié d'un extraordinaire appétit de vivre, d'une volonté inébranlable, dons de la nature, et d'une capacité (innée et/ou acquise) à mettre à distance l'horreur, par l'analyse et l'(auto)-dérision, loin de la complaisance et des jérémiades. Elle a eu besoin de temps aussi, et d'un petit coup de main sans doute, pour refuser la victimisation, pour mettre en mots son expérience et ses traumatismes, pour reconstituer son histoire, parfois en dehors de sa mémoire (comment découvre-t-elle les quelques informations qu'elle donne sur les grands-

parents qu'elle n'a pas connus?), et qu'elle serve de message d'espoir à ceux qui subiraient de semblables humiliations.

En Belgique, la « Marche blanche », mouvement de protestation né en octobre 1996 à la suite de la découverte de plusieurs cas de pédophilie et de l'arrestation du criminel Marc Dutroux (qu'on a soupçonné d'être à la tête d'un réseau international), avait constitué un sursaut de la conscience citoyenne, un peu vite tombé dans l'oubli. Il reste maintenant que le témoignage de Marie Cauderlier, avec ses dénonciations multiples quoique déjà anciennes et trop anonymes, soit une alerte, exerce sa fonction politique grâce aux relais des responsables : seule une vigilance constante exercée sur l'ensemble des institutions, juridiques et sociales, toujours susceptibles de rester aveugles et sourdes à ce type de situations, devrait permettre d'éviter ce pire qu'on croit impossible parce qu'inimaginable de toute personne sensée. « Malheur au pays qui ne protège pas ses enfants! », écrit le poète André Sempoux (*Des nouvelles de Judas*, Recueil de nouvelles, Bruxelles, Éd. Les Éperonniers, 1997).

**Catherine Gravet**

Université Mons-Hainaut  
catherine.gravet@umons.ac.be